

On s'est adaptés. À tout. Aux crues, aux ouragans, aux côtes qui reculent de 400 mètres, aux canicules en mars, aux moustiques, aux frelons, aux nouveaux virus. On a accueilli, on s'est mélangés, on a changé – putain, qui aurait cru qu'on serait si nombreux à changer ?

Chloé Chevalier, *Les derniers possibles*

Le 14 juillet 2020, jour de la fête nationale, pour la première fois de l'histoire, les soignants ont été invités à défilé place de la Concorde, aux côtés des élites de l'armée et des régiments de militaires français.

En écrivant ces lignes, il me semble entamer le début d'un conte de fées moderne, la chronique d'un lendemain imaginaire ; quelque chose entre l'uchronie et l'utopie. Quelque chose qui, si je me reporte six mois en arrière, *aurait relevé de la science-fiction*.

J'en étais restée à l'élan de démantèlement de notre système de protection sociale, popularisé en 2007 par la charge de Denis Kessler : « Il s'agit aujourd'hui de sortir de 1945, et de défaire méthodiquement le programme du Conseil national de la Résistance. »

Au Plan Hôpital 2007 et à la mise en œuvre de la tarification à l'activité, sur la base de laquelle les établissements de santé calculent leur productivité.

Plus récemment, aux grèves des urgences ou aux mobilisations « Sauvons l'hôpital public » qui scandèrent l'année 2019, trois mois avant l'épisode de confinement et les applaudissements de 20 heures.

Il aura fallu une épidémie mondiale et plus de 736 000 morts pour que le regard que porte l'État sur le système de santé – ce centre de coût que l'on ne saurait voir – change.

Mais a-t-il réellement changé ?
Et qu'en est-il de notre regard à nous ?

Lorsque nous avons lancé en juin 2019 l'appel à textes du présent recueil, notre volonté était de traiter d'un thème qui relève du quotidien, qui nous concerne toutes, « que nous expérimentons toutes » – dixit les auteurs et autrices amies à qui nous avons pu soumettre nos idées.

La santé est le premier sujet auquel nous ayons pensé. Mais j'ai personnellement longtemps hésité à m'en emparer. Crainte de manquer de nuance, de ne pas parvenir à embrasser l'entière et la complexité d'une thématique si vaste, trop de passion ambivalente aussi sans doute pour cet univers que j'ai pu expérimenter parfois douloureusement dans mon corps en tant que femme, en tant que mère, en tant que personne non binaire, mais également au sein duquel j'ai été amenée à évoluer professionnellement plusieurs années. Et les acteurs du soin que j'ai côtoyés durant cette période, qu'ils soient aide-soignante, médecin, infirmière, étudiante, patiente experte, directrice d'hôpital, m'ont fasciné, toutes, par leurs convictions et leur engagement à faire en sorte qu'envers et contre tout l'accès aux soins demeure un commun inaliénable.

J'ai sans doute rencontré les bonnes personnes.

C'est à elles, c'est à eux que je pense aujourd'hui en rédigeant ces lignes, et je les remercie pour tout ce qu'ils m'ont transmis.

L'une des réponses à mes doutes a été la décision de lancer un appel à textes public : une première pour les éditions La Volte, coutumière des recueils et ayant abordé en plus de quinze ans de nombreux thèmes, allant de la schizophrénie aux nouvelles technologies, en passant par le son, les territoires ou le travail, toujours aux côtés d'auteurs et d'autrices compagnes.

Cette ouverture à toutes, nous en discussions depuis longtemps et les enjeux politiques portés par le recueil s'y prêtaient particulièrement, nécessitaient de pouvoir s'adresser au plus grand nombre. Une ouverture motivée aussi par la volonté de découvrir de nouvelles voix à même d'insuffler de nouveaux imaginaires comme autant de portes vers des alternatives – et des ressources – insoupçonnées.

Parmi le flot des 250 textes qui nous sont finalement parvenus entre les mois de juin et décembre 2019, il en est, oui, qui racontaient un virus mondial, notamment un virus E.T. qui décimait l'humanité, mais aucun de ces textes ne figure finalement dans le recueil. Nous avons tenté un difficile exercice de mise en complémentarité des thèmes abordés tout en recherchant l'originalité et les jeux du langage, ces expérimentations qui sont la marque de fabrique de La Volte. Et si nous avons été surpris par la quantité de textes reçus, nous l'avons été également par leur grande qualité et la force de conviction qui s'en dégageait. Je garde en mémoire, tout comme le comité de lecture créé pour l'occasion, des histoires que nous aurions aimé voir figurer au sommaire, des personnages et des morceaux de vie auxquels nous nous sommes attachés mais que, faute de place, ou par désaccord, nous n'avons pas conservés. C'est là la tâche ingrate qui préside à la réalisation de toute anthologie, de tout recueil, j'imagine.

Quoi qu'il en soit, pendant les trois ou quatre mois qu'ont duré la lecture et la sélection des textes, nous avons voyagé loin dans les espoirs et désespoirs véhiculés tant par notre système de santé que par nos corps, tantôt guéris, tantôt blessés lorsqu'ils quittent la norme excluante de la « bonne santé ». Pour reprendre les mots de la philosophe Léna Dormeau, « Notre Santé – en tant que dispositif et vivant et politique – c'est aussi le doute, la confiance qui manque et/ou a du mal à s'installer dans les relations [...], c'est aussi un système qui peut nous être refusé, retiré, un processus qui peut nous dénier ou qui peut nous briser. C'est aussi énormément de peine, la santé. »

Quant aux textes finalement publiés, si nous n'en avons retenu aucun qui traite d'une pandémie mondiale, il est toutefois impossible, a posteriori, d'échapper aux biais de lecture ; et force est de constater qu'en relisant les nouvelles, quelques-unes semblent l'évoquer en filigrane – des mises en quarantaine et de nouveaux virus, des épidémies de nénuRITE, des vaccins qui dressent des murs entre les populations aussi, et des refuges dans la forêt pour éviter l'extinction – comme une prémonition vague, ou plutôt comme une strate affleurante de notre inconscient collectif, vestige de traumatismes hérités du passé, tant il est vrai que les épidémies ont troué çà et là l'histoire de l'espèce humaine, imprimant leur marque profondément dans les esprits et les territoires. Et il ne fait nul doute qu'implicitement, texte après texte, la question se pose : dans un monde où le système de santé se morcelle, où les ressources s'amenuisent, comment faire face à des risques sanitaires de masse ?

Je n'étonnerai personne en écrivant qu'il est profondément désabilisant de clôturer un ouvrage sur les lendemains de la santé

en pleine pandémie mondiale. Plus déstabilisante encore, la naissance de ce fol espoir d'être arrivés à un tournant déterminant de l'histoire contemporaine de la santé, à même de contrecarrer définitivement la mécanique infernale des plans d'austérité sanitaire et de la privatisation du soin. Et que cette « branche » de l'avenir, ce possible inespéré, nous ne l'avions peut-être pas vu venir. On a beau dire que la science-fiction n'a rien de commun avec la prospective, qu'il ne s'agit pas de divination mais bien de l'art d'explorer le présent et ses alternatives pour nous donner les moyens d'agir (l'anti-TINA par excellence, en somme), entendre notre Président nous promettre le retour des Jours Heureux n'est pas sans ébranler toutes les certitudes, littéraires comme politiques, que l'on croyait avoir...

Sans doute est-il temps, alors, face à la succession des démonstrations publiques, des discours et des promesses, de fuir les baselines médiatiques et de revenir au sens et à la portée des mots : ceux qui nous donnent à voir, dans toutes ses dimensions, l'histoire que nous avons écrite jusqu'à aujourd'hui et que nous écrivons ici et maintenant ; ceux qui donnent les moyens de construire de nouveaux récits dans lesquels se projeter et bâtir, un geste après l'autre, des lendemains habitables.

Tu veux que je te dise leur problème ? Ils ont lu trop de SF. Ils ont oublié que la plèbe, c'était pas juste un grand morceau de mou que les héros sauveront à grands coups de technologie ou de rhétorique.

Mélanie Fievet, Inotropisme

Demain la santé n'est pas un ouvrage dystopique, pas plus qu'il n'est utopique.

Recueil insurrectionnel et de la reconstruction, il s’ancre dans l’imaginaire et le vécu de 15 auteurs et autrices issues d’horizons différents. Et malgré le caractère fictionnel – science-fictionnel – des textes, il semble qu’à travers eux nous quittons les dévoiements des symboles et du langage (« la fausseté des mots », pour reprendre l’expression de Norbert Merjagnan dans *De nos corps inveillés*) pour revenir à une réalité tangible, à un univers concret et palpable dont on peut s’emparer, que l’on peut ouvrir et explorer, voir, parcourir, ressentir, partager, dépasser, et ce, que l’on se trouve vingt ans ou deux mille ans dans le futur.

Échos expérientiels par excellence, les 15 textes de *Demain la santé* plantent leur regard dans les dissonances de notre présent et nous interpellent, chacun à sa manière, sur au moins deux points :

Premièrement et de manière inévitable, sur le système de santé que nous souhaitons, celui que nous construisons – détruisons ? – en ce moment même. C’est le regard tour à tour pétri de rage ou empreint d’humour que nous offrent par exemple des textes comme *CRISPR*, *FeelGood*, *Protocole d’urgence* ou encore *Inotropisme*, véritable psalmodie séditeuse et cathartique.

Deuxièmement, sur notre aptitude et notre désir de prendre soin de l’autre dans un monde où nos repères – économiques, sociaux, culturels – ont parfois complètement disparu ; et c’est sans doute l’un des messages clés de *Barreuse de faille*, de *Fall* ou des *Derniers possibles*. Peut-être même celui d’*Azgôn*, qui nous entraîne pourtant si loin dans le temps et l’espace. Certainement celui de *Considère le nénufar* et de son hôpital en floraison.

Et en questionnant ainsi notre capacité à accueillir nos vulnérabilités pour faire face à un environnement devenu hostile

et clivant, *Demain la santé* interroge notre volonté comme notre désir – j'insiste sur le mot *désir* – de faire société.

Et après ça je me suis rendu compte que je portais tout ça en moi, que ce n'était pas moi, pas nous et elles, ces choses, séparées, que c'est nous toutes, imbriquées les unes dans les autres par tous les sens et les souvenirs, contre tous les monstres qui ont planifié et planifient encore notre amputation collective!

Elio Possoz, Barreuse de faille

Car il est clair que ces textes, pour nombre d'entre eux, renouent avec un imaginaire du collectif, de l'agir ensemble ou plutôt, de l'être ensemble. Un imaginaire qui aspire à abattre les hiérarchies obsolètes, la barrière artificielle des savoirs et des constructions sociales : entre soignant et soigné, normal et pathologique, entre espèces aussi – humaines et non humaines, animales ou végétales. Un imaginaire du lien et de la transmission, de la porosité, même : « Votre peau n'a pas toujours été votre limite », écrivait Roger Gilbert-Lecomte.

On attendait d'eux qu'ils soient non pas de la chair à perfusion pour quelqu'un d'autre, mais un miracle l'un pour l'autre.

Lauriane Dufant, À crocs perdus

Le corps intime y rejoint le corps social, comme si, dans un monde voué à la pénurie et à la désagrégation, seul le geste réflexe d'aller vers, de reconnaître ce qui nous lie dans toute son étrangeté plutôt que ce qui nous sépare se révélait le dernier rempart contre le néant. Non pas comme une manière de résignation, non. Mais comme une facette retrouvée, inespérée et joyeuse, de notre humanité.

Il y a quelque chose des *Dépossédés* d’Ursula Le Guin dans la tonalité globale de ce recueil.

Quelque chose qui fait danser ensemble le lecteur et les protagonistes, nous et eux, eux et nous qui sommes et serons tout au long de notre vie tour à tour en dehors et en dedans de la norme et des critères de « bonne santé », physique, mentale, économique, sociale. Ensemble malades, ensemble luttant, ensemble soignant, aussi, malgré le climat qui déraile et les ghettos privés, les IA qui traquent et le soin que l’on compte, les contrats de biopriv et les flash-balls meurtriers, malgré la différence et l’indifférence, la Lozapéridole en rupture de stock et les voix qui reviennent, l’une après l’autre, nous hanter même en plein jour.

Et c’est de ce geste, de cette danse, de cette attention portée que naît et se propage le soin comme une magie contagieuse, défiant les ruines et la promesse des ruines : là, la source de l’inné et des barreaux de faille ; là, la source des porteurs sains de guérison et des réseaux de fleurs ; là, la source aussi de la guérison symbiotique de Skuld l’adolescente et de Deshin le chat, de Cassiel l’ange et de Françoise l’infirmière.

La maladie, c’était du lien social. Une sorte de.

Jean-Charles Vidal, Dans la forêt

Aujourd’hui, nous sommes le 14 août 2020.

Et tandis que le Ségur de la santé ouvre de nouvelles déceptions. Que les soignants continuent de manifester. Que l’administration du Health Data Hub français, plateforme géante de données

de santé, est confiée à Microsoft. Que les déserts médicaux s'étendent. Que nous guettons la prochaine vague de COVID. Que la pandémie aggrave, en France et dans le monde, les inégalités existantes et les violations des droits pour les femmes, les minorisés et les personnes les plus vulnérables. Tandis que tout cela se passe, nous sommes aux côtés de Sébaste, de Françoise, d'Araclide, de Katia, d'Herbst, de Hero, de Louise, de Skuld et de Deshin, de Red et de Mana, d'Orchid, d'Aszgôn : toutes celles-là dont la langue d'«après-que-tout-a-changé» nous raconte, encore et encore, ce qui nous lie et l'histoire qu'il nous reste à écrire, belle comme nos vies en commun.

Pour empêcher un univers de s'effondrer sur lui-même, je sais qu'il faut envisager des choses impossibles. [...] Et si nous continuons à pratiquer ensemble, en chaque instant, viendra le temps où le geste se fera partout, au même moment.

Sabrina Calvo, Considère le nénufar